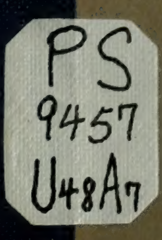

3 1761 07822168 6


PS
9457
U48A7



A BAS LA MARINE!

Pièces de VERS Et Chansons D'ACTUALITE

PAR

du MAY D'AMOUR.

En Vente chez l'auteur

S'adresser par lettre seulement

No 217 rue Sherbrooke Ouest, Montreal.

OU EST SA BOSSE ?

Hier je rencontre le petit bossu Titoine Lafouine, tout flambant dans un complet d'une coupe irréprochable et droit comme un I.

—T'es tu fait opérer, Titoine, lui dis-je stupéfait, où est ta bosse ?

—Non, mon vieux, répond-il, c'est pas l'docteur qui me l'a varloppée, c'est tout simplement mon tailleur qui me l'a dégonflée.

—Ton tailleur ? Qui ça

JEAN HUDON & Cie

29 rue St-Catherine Ouest
Tél. Bell. Est 2905

JULES FOURNIER

Qui savait ce qu'il disait, répétait souvent.

"A Bas La Marine"

Mais il criait surtout de toutes ses forces :

Vive Anatole et ses bricoles,
Vive Renaud et ses chapeaux.

Pour lui aussi bien que pour tous les clients de la maison, il n'existait pas un autre magasin à Montréal, où il fut possible d'acheter une paire de chaussures, des sous-vêtements, etc. d'aussi bonne qualité et pour un prix aussi bas que chez Anatole Renaud, 81 Boulevard St-Laurent.

P. S. —Jules F. tout comme Geo. W. n'a jamais menti. A.R.

Bourassa

Procurez-vous le portrait du célèbre orateur, du grand patriote :

Henri Bourassa

Le seul photographe à Montréal chez qui vous pouvez vous le procurer, c'est :

Albert Dumas

249 rue Sainte-Catherine Est

Près Sanguinet.

Tél. Bell Est 5556

Marinade et Marmelade

Notre Mariné ne comprenant que deux "Bristols" n'est qu'une "marinade" ! Cependant, comme nos marins sont exposés à revenir, un de ces jours, avec un membre en "marmelade", nous désirons les avertir que, grâce à notre stock complet de membres artificiels, nous pourrons les rafistoler élégamment. Nous pouvons remplacer tout ce qui manque à un individu excepté la tête.

C. MARTIN,

Manufacturier de membres artificiels, bandes herniaires, bas élastiques, appareils orthopédiques, ceintures abdominales, etc.

36 rue Craig Est **Montréal**

Tél. Bell Main 4732—Marchands 135

A BAS LA MARINE



DU MAY D'AMOUR

A BAS LA MARINE

PIECES DE VERS ET CHANSONS D'ACTUALITE



En vente chez l'auteur. S'adresser par lettre seulement
No 217 Rue Sherbrooke Ouest, Montréal.


LIBRARY
NOV 9 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A MES 300,000 LECTEURS

Pour taquiner les Muses, dit-on, il faut-être poète... être poète, c'est avoir les cheveux longs, le teint mat, les yeux rêveurs, un langage imagé remplis de brillantes métaphores et de périphrases hardies, etc, toutes choses que je n'ai pas puisque je suis presque chauve, assez "rougeaud", les yeux pleins de sourires, et par dessus le marché, assez terre-à-terre pour ne pas crever d'ennui dans un milieu comme le notre. Vous me pardonnerez donc, ô amateurs des choses de l'art, de ne vous donner, dans ces feuillets, que de la camelotte au lieu de pièces de grande allure et d'un bel envol.

Mes vers ne sont guère poétiques ; ils ne s'envolent pas après avoir frappé la terre du pied, selon l'expression de Banville, mais ils rampent péniblement: ce sont de ternes vers de terre ! Cependant, vous reconnaitrez que, semblables à ceux des grands poètes, ils sont formés de phrases rimées et rhytmées, tant bien que mal il est vrai, et d'un certain nombre de pieds, d'où il ne faut pas conclure, pour-

tant, que ce sont des vers... à pattes ! Ils sont aussi, beaucoup trop nombreux pour être qualifiés de... solitaires !... A mes amis ministériels, ils paraitront peut-être aussi élégants que des chenilles à poils, mais la plupart sont trop accoutumés à ramper eux-mêmes, pour s'apercevoir que mes vers n'ont pas d'ailes !

Mes amis nationalistes eux, et tous ceux qui ont rompu les entraves les retenant à l'un des deux partis politiques, trouveront sans doute que ces vers manquent de souffle mais, par contre, qu'ils sont sans prétention. En fait de prétention, ils n'ont guère que celle de dire clairement ce qu'ils disent et voilà pourquoi j'ai cru devoir vous en offrir la lecture.

DU MAY D'AMOUR

10 décembre 1910.





LA RONDE DU VEAU D'OR

LA RONDE DU VEAU D'OR

Le veau d'or est toujours debout,
C'est Sir Wilfrid qu'on le surnomme,
Il est l'idéal du grand homme,
Pour nos impériaux, nos fous.

Il voudrait, O quelle démence !
Faire accroire aux Canadiens,
Que d'après les tacticiens,
Faut des Dreadnoughts pour leur défense...
C'est pour plaire au Prince de Gal'; (bis)
Et Brodeur serait l'Amiral !.... (ter)

Le veau d'or est toujours debout !
C'est l'idole que l'on encense
Avant de commencer la danse
Sous les carcans et les licous.

Et Lemieux toujours à son poste,
Lui met du persil aux naseaux :
Il proclamme que nos vaisseaux
Seront munis du frein Lacoste,
Pour les retenir dans nos eaux ! ! ! ! (bis)
Nous prendrait-on pour des chameaux ?... (ter).

Le veau d'or est toujours debout !
Mais autour de ce transfuge,
Un peuple fier déjà le juge,
Et va l'écraser comme un pou !

Et vous qui, le nez dans la crèche,
Ne songez qu'au bon picotin,
Députés au cœur de crétin,
Vous serez bientôt dans la dèche,
Si vous n'écoutez pas nos voix : (bis)
Nos désirs sont pour vous des lois ! ! ! (ter).

Montréal, ce 24 février 1910.

OH ! SAY... AH !... NO DOCKS !

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

VICTOR HUGO.

Respectueusement dédié à
l'amiral Brodeur, K.K.O.C.

Combien de Canadiens entrés dans la marine
Et partis tout joyeux pour les guerres de Chine,
Dans maints affreux combats furent écrapoutis ;
Combien ont disparus, cherchant gloire et fortune,
Happés par les requins, aspirés par la lune,
Et peut-être adoptés par de gais ouistitis.

Combien de bons lurons sombrés dans les naufrages ;
Combien d'autres sans doute pendant les abordages
Ont senti dans leur chair l'acier froid d'un couteau.
Combien songent encor, quand brillent les étoiles
Et que le vent du large enfle les grandes voiles,
Aux dangers de la guerre entre le ciel et l'eau.

Nul ne sait vos ennuis, pauvres têtes gonflées !
Vous vouliez naviguer sur les ondes salées,
Loin des odeurs des champs et des grandes cités !.
Oh ! que de belles filles aux doux yeux de biches,
Ont vieilli caressant l'humble espoir d'être riches
Plus tard, quand vous seriez revenus... patentés.

Elles rêvent toujours de vous, ces péronnelles :
De leurs doigts fuselés tricotant des dentelles,
Elles songent au "fun" de vivre deux à deux,
D'avoir un bon cheval, une belle voiture ;
De tirer "de son bord" toute la couverture :
D'être de gros bourgeois et non pas des "quêteux".

Elles disent :—Que font-ils ?...Naufragés sur une île,
Ont-ils trouvé par là le Destin moins hostile ?
Puis, essuyant leurs yeux par les larmes rougis :
"Ah ! tant pis !...après tout, les marins, c'est notoire,
Sont censés voyager, c'est bien là leur histoire ;
Cherchons à nous blottir dans un autre logis".

Et puis, dans les hameaux, séjours de votre enfance,
On oubli que jadis, grâce à votre élégance,
Vous étiez les champions des fêtes et des jeux.
Pourtant, près du foyer où pétille une bûche,
Vos mères, sanglotant sous leur vieille capuche,
Baisent avec amour un portrait déjà vieux.

Un jour, la sombre mort—on n'en sait pas la cause—,
Heurtant d'un poing chenu la frêle porte close,
Vint enlever la fleur du constant souvenir.
Depuis, au temps des gels ou de la moisson blonde,
Lorsque filles et gas chantent tous à la ronde,
Nul ne dit : —Nos marins vont-ils nous revenir ?—
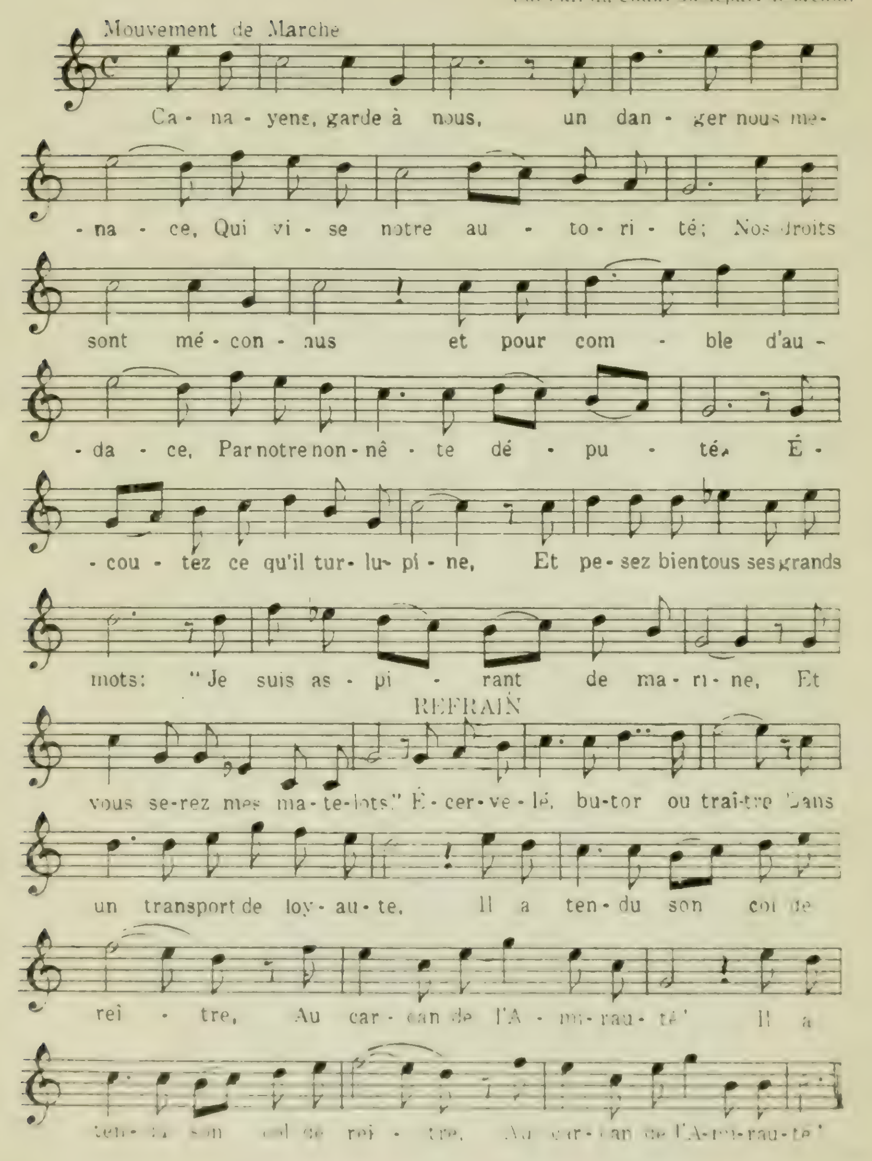
Où sont-ils les chers fils ravis aux tendres mères ?
Sir Brother, réponds-moi :—Qu'as-tu fait de tes frères ?
"Nos femmes sur les quais attendent les yeux fous !
"Mais tu pâlis, Caïn, tu trembles, tu divagues !
"Des voix blanches te blâment du tréfond des vagues,
"Et des bras décharnés t'étreignent les genoux !....

Montréal, 7 Mai 1910



A BAS LA MARINE

Paroles de du May d'Amour
Sur l'air du Chant du départ de Méhul.



On vante les progrès de notre agriculture
Et la richesse de nos bois ;
Si le sol est fertile et belle la nature,
Ce n'est que l'effet de nos lois.
Dieu n'est plus le maître suprême,
S'il faut en croire un député,
C'est Laurier qui fournit la crème,
Aux habitants de son comté.
(*Refrain*)

On voudrait nous charger des fers de l'esclavage,
Nous parquer sur quelque ponton,
Et traîner nos enfants vers un lointain rivage,
Pour servir de chair à canon.
Le sang qui coule dans nos veines,
Ah ! nous le verserons sans peur
Pour défendre nos beaux domaines,
Le pays si cher à nos coeurs.

REFRAIN FINAL

Mais nous clamons : Pas de marine!
Nos rives sont en sureté ;
N'agaçons pas notre voisine } bis.
C'est un gage de liberté, }

LA FIN D'UN RÉGIME

A Monsieur F. D. MONK
Député sans peur et sans reproche,
au Parlement Fédéral.

J'entends des tambours les roulades,
Et les chauds accents des clairons ;
Pourquoi ces vibrantes aubades ?
Où vont ces joyeux escadrons ?
Pourquoi tout ce peuple en délire
Montre-t-il autant de gaîté ?
Pourquoi ces chants et ce bon rire ?
Quel hôte abrite la cité ?

Quel prince, quel grand de la terre
A daigné visiter nos bords ?
Est-ce un valeureux chef de guerre
Ou le plus décoré des lords ?
Non, non, ces clameurs d'allégresse
Que la brise transporte au loin,
Ne vont pas à pareille adresse,
J'en prendrais le ciel à témoin.

C'est la voix pleine d'assurance
D'un peuple jaloux de ses droits,
Qui veut conserver sa puissance
En dictant ses voeux et ses lois.
Sur lui passe un souffle de flamme
Qui le pénètre jusqu'aux os
Et retrempe vingt fois son âme :
Ame loyale de héros !

Dans un geste de grande allure,
Brisant l'idole au verbe d'or
Dont il souffrait la dictature
Et les avis de faux mentor,
Il a repris le diadème
Et le sceptre de royauté :
C'est lui seul le pouvoir suprême,
Non les lords de l'Amirauté !

Fiers échos des bois francs, victoire !
Clamez ce mot à tous les monts ;
Beau lac où l'orignal vient boire,
Répète le dans tes grands joncs.
Qu'au palais où dans l'humble hutte,
L'on chante avec félicité :
"Le grand vizir fait la culbute,
"C'est l'aube de la liberté."

Oui, sonnez clairons et trompettes !
Sonnez au champ, sonnez en choeur :
Jouez flûtes et clarinettes,
Le peuple triomphe en vainqueur !
Finis les jours d'indifférence,
De lâcheté et de sommeil !
Fini le temps de l'ignorance
Sonnez clairons, c'est le réveil !

Montréal, 4 Novembre 1910.



PÊCHE MIRACULEUSE

A mon ami Tancrède Marsil

Or, en mil neuf cent-dix, nous eûmes une marine ;
Deux vieux vaisseaux dont n'eusse pas voulu la Chine
Pour défendre Ning-po, Ting-tsé ou Macao :
Le "Niobé-Brodeur" et le "Laurier-Rainbow",
Deux bateaux démodés, piteux jouets de guerre
Que, pour nous protéger, nous cédait l'Angleterre
Moyennant quelques sacs de nos bons écus d'or.
Il fallait, disait-on, sauver le Labrador,
Mettre un frein aux abus des pêcheurs faméliques
Qui, des États-Unis, pays des gens pratiques,
Venaient effrontément, presque chaque saison,
Piller nos lieux de pêche et prendre cargaison.
Mais de l'un des croiseurs, écoutez l'aventure.
On se rappelle encor la soudaine rupture
Qui brouilla nos courtois ministres fédéraux,
Lorsque Wilfrid Laurier, grand chef des hobereaux,
Voyant lui échapper, par sa folle entreprise

Son pouvoir souverain, et prévoyant la crise,
Descendit du fauteuil où, durant quatorze ans,
Il s'était fait chérir de tous ses courtisans.
Tel un vol de corbeaux flairant quelques carcasses,
Se lance à la curée avec des cris voraces,
Tels les rongeurs, les vampires et les chacals,
Tous ventres affamés en quêtes de régals,
Députés sans pudeur et ministres sans honte,
—C'est ainsi que partout le peuple le raconte—
S'arrachèrent, hurlants, son trône et ses dépouilles.
Que le diable écartèle toutes ces fripouilles !
Mais voilà qu'au milieu de cet affreux chahut,
Hagard, Brodeur dit . "le Rainbow est disparut ! ! !
—"Disparut ? dites-vous, aurait-il fait naufrage ?
"Quel malheur ! Mais au moins, tout sauvé, l'équipage ?
—"Hélas non ! pas un seul marin ne reviendra !
"A genoux, pour chacun, disons le libéra."

La lune au ciel montait. Sa clarté diaphane
Illuminait les flots. Un sombre aéroplane
Apparait tout à coup, gigantesque vautour,
Et faisant dans l'espace un gracieux détour,
Vient planer lentement au-dessus du navire.
En moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire,
Quelque chose tomba juste au milieu du pont,
Auprès de l'officier de quart qui fit un bond
Et plongea dans les flots. Un éclair formidable,
Fulgurant et livide, un fracas effroyable

Auquel vint se mêler les clameurs des mourants,
Une masse de fer tordue où des torrents
D'eau s'engouffrent rageurs, et dans le noir abîme,
Tout disparait !

Pourtant, quelque chose à la cîme
D'une vague s'agite ! Est-ce un homme ? un marin ?
Ou n'est-ce pas plutôt un terrible requin
Cherchant dans les débris que ballote la houle,
Un morceau pour calmer son appétit de ghoule ?...
C'est bien un survivant. Comme un infortuné
Qui se voit, sans espoir, au gouffre condamné,
Il nage mollement. Mais de l'aéroplane,
Qui, toujours, dans les airs, tel un fier milan, plane,
On l'a vu. "—Hé ! là-bas, matelot ! " lui crit-on,
"Avant d'être lardé par quelque affreux triton,
"Hâle à toi ce filin, puis, hop ! sans tes bagages,
"Viens avec nous un peu habiter les nuages !"
Quelques instants plus tard, vêtu d'un autre habit,
Notre officier de quart, l'air un peu déconfit,
Se trouvait face à face avec le beau Tancrède !
Non, mais, mille sabords ! c'était bien un peu raide !...
Marsil ! frais et pimpant, toujours l'air séducteur,
Portant le bleu tricot d'élève aviateur !...
Mais de l'ex-rédacteur quelle fut la surprise
En retrouvant l'oracle à la finesse exquise,
Le fameux orateur du parti libéral,
Volant à ses côtés sous l'azur sidéral !...

Il faillit renverser son énorme machine
Et perdit trois bidons remplis de gazoline,
Son compas, son bagout, sa casquette et ses gants !...
Eh oui ! c'étaient bien là les bons yeux larmoyants,
La tête en boule, tout comme une pleine lune,
Du député charmeur : de D. A. Lafortune !...
Trop bouillant pour ne pas s'entraîner aux combats
Ou la poudre remplace écus et beaux ducats,
Désireux de montrer qu'on n'est pas plus des lâches
Sur les sombres flots que sur le plancher des vaches,
Il avait obtenu d'entrer sur le "Rainbow".
On l'y appréciait tout comme un vieux chameau,
Pour sa sobriété, son adresse à l'escrime,
Son talent d'orateur et son parler sublime !...

. . . .

Hélas ! cruel destin, le titre d'amiral
Qu'il espérait gagner dans un combat naval,
S'éloignait pour toujours de ce pauvre anglomane
Prisonnier de Marsil sur un aéroplane.

Montréal ce 14 novembre 1910.

BOURASSA

BOURASSA

Respectueusement dédiée à
Madame Henri Bourassa

Vouloir le plus de bien à ses compatriotes,
Flageller sans merci tous les Iscariotes
Si nombreux, hélas ! parmi nous ;
Attaquer sans relâche de ceux-ci la faiblesse,
Démontrer de ceux-là la honteuse bassesse :
Les mettre sans dessus dessous.

Refuser de s'unir au grand opportuniste
Qui veut faire un marin de ce pauvre Baptiste,
Sans lui demander son avis !
Prendre sur son épaule une bien lourde charge
En fondant un journal, avec très peu de marge,
Afin d'obtenir un sursis.

Démolir un crétin en quatre coups de plume
L'étendre pantelant, le nez sur le bitume
Dans un état cadavereux,

Mais, sans vouloir la mort de l'abjecte victime
Qui n'a pas en tout temps, le pied bien,.. maritime,
Lui offrir un bras généreux.

Mépriser les galons, les crachats et les titres,
Fanfreluches de sots, d'ânes et de bélîtres,
Gourmés, bouffis sous leurs plastrons,
Mais avoir au cœur plus de délicatesse,
Moins de morgue, et pourtant, beaucoup plus de noblesse
Que tous nos aspirants barons.

Combattre pour le bien, n'avoir qu'une parole,
Préférer rien du tout qu'un siège au Capitole
Acquis par d'iniques moyens.
Monter vers les sommets coiffé d'un fier panache,
L'air crâne et souriant dans sa rude moustache,
Plus grand que les héros troyens.

Canadien toujours ! Sans dol par atavisme !
Héritier d'un trésor de pur patriotisme
Que jamais rien ne remplaça :
Qu'il paraisse, qu'il parle et pleins d'exubérance
Nous sommes entrainés par la chaude éloquence
Du bien aimé chef : ***Bourassa.***

Montréal, 7 novembre 1910.

LAVERGNE

Respectueusement dédiée à
Madame Armand Lavergne

Fougueux enfant du sol de la Nouvelle-France,
Ce vieux terroir jadis si fécond en vaillance
Qu'il semblait peuplé de héros,
Sous le tendre regard d'une mère attentive
A surveiller ses jeux, sa hardiesse vive,
A soigner ses premiers bobos,

Il grandit. Joyeux gas, vrai lutin, tête blonde,
Ses yeux étincelants d'une clarté profonde
Sont déjà pleins de volonté.
Ecolier, au lieu de se complaire aux culbutes,
Il rêve de combats, de horions, de luttes
Pour sa race et la liberté.

Il groupe autour de lui ses jeunes camarades ;
Souvent il les harangue et parfois, ses tirades
Provoquent l'admiration !

Par les jours de soleil ou par les soirs de lune,
Le béret sur l'oreille, embelli d'une plume,
Il suit son inclination.

Ses quinze ans révolus, pour peu qu'on l'interroge,
Il répond : "Je prendrai de l'avocat la toge
Et je suivrai le droit chemin."
Plus tard nous le trouvons dans la grande boutique
Où des hommes retors parlent de politique,
Avec l'art de Perrin Dandin.

Mais écœuré de voir tant de brebis galeuses
Approuver du museau les paroles trompeuses
D'un pâtre aux appétits de loup,
Et crainte d'en subir la honteuse souillure,
Il quitte le front haut ce foyer d'imposture
En disant à tous son dégoût.

Maintenant, jeune encor, il a conquis la gloire !
Son nom toujours se mêle au chant de la victoire :
Il symbolise nos succès !
Lavergne ! Tout un peuple te fête et t'acclame !
Tu défendis, héros, malgré les cris de blâme,
Nos droits au doux parler français.

Montréal, 11 novembre 1910.

LE CHANT NATIONALISTE

Dédié à mon ami
Olivar Asselin

Musique de du May d'Amour
et Frédéric Pelletier

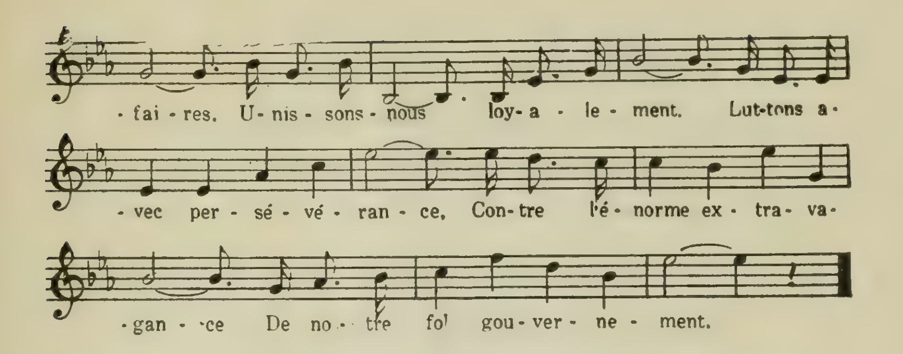
Paroles de du May d'Amour

Temps de Marche

Chantons joy - eu - se - ment, Que nos cris d'al - lé - gres - se, Ré -
- veil - lent les é - chos en - dor - mis de nos bois. Chantons a - vec ar -
- deur, chantons a - vec i - vres - se, Les Im - pé - ri - a - lis - tes sont tous
aux a - bois. Ils voulaient, les far - ceurs, par une ha - bi - le fein - te, Nous
met - tre pour toujours dans un fa - meux guê - pier, Mais Bap-tis - te ne
veut pas souffrir qu'on l'é - rein - te, Pour a - mu - ser les lords et le grand
chan - ce - lier.

REFRAIN

U - nis - sons - nous loy - a - le -
- ment, Ne som - mes - nous pas tous des frè - res A ja - mais
fai - sons le ser - ment, De voir à nos pro - pres af -



Il est temps de cesser nos luttes politiques,
Si nous voulons garder notre langue et nos droits ;
Contre nos ennemis, traîtres ou fanatiques.
Armons-nous sans tarder, en vrais fils de Gaulois.
Un sang pur, généreux dans nos veines circule
Et fait battre nos cœurs si pleins de loyauté,
Mais de tant l'affirmer ça devient ridicule,
Ayons donc moins de crainte et plus de dignité.

(*Refrain*)

Frères, n'oublions pas notre belle devise,
Elle doit-être chère aux bons Canadiens;
Histoire du passé ton vieux parfum me grise,
Et de tous nos héros ah ! oui "Je me souviens."

Je me souviens encor de la Mère-Patrie
D'où vinrent nos aïeux en ce pays nouveau,
Et lorsque vient le soir, avec ferveur je prie
(1) Pour que sur nous toujours flotte son cher drapeau.

REFRAIN FINAL

Chantons toujours plus fièrement :
Nous sommes enfants de la France,
Nous en gardons fidèlement
Au cœur l'ardente souvenance.
Chantons toujours plus fièrement :
Quand près de nous son drapeau passe,
Que nos voix à travers l'espace,
Lui disent notre attachement.

Montréal, 15 novembre 1910.

NOTA.—Cette chanson avec l'accompagnement sera prête sous peu. Veuillez adresser votre commande chez l'auteur, dès maintenant.

(1) Nous n'entendons pas exprimer le désir que le drapeau tricolore supplante chez-nous le "Union Jack", mais qu'il soit toujours de toutes nos fêtes publiques et intimes.

TABLE DES MATIERES